

Des expositions

Exposition Chefs-d'œuvre ?

Centre Pompidou Metz

Présentée dans son intégralité jusqu'au 25 octobre 2010



Il y a au moins trois bonnes raisons de se rendre au nouveau Centre Pompidou Metz qui a ouvert ses portes en mai 2010.

D'abord, parce que c'est la première fois qu'un lieu parisien prestigieux se décline en région et avec le pari de revitaliser une Lorraine sinistrée par des crises successives.

Ensuite parce que le bâtiment qui abrite le centre d'art est lui-même une œuvre d'art, qui va faire couler autant d'encre que celui réalisé à Beaubourg en 1977 par Renzo Piano et Richard Rogers.

Enfin parce que l'exposition inaugurale aligne quelque 800 œuvres de très grande qualité prêtées par la maison mère, le Centre Pompidou de Paris, et par quelques autres musées comme Le Louvre, le musée d'Orsay, etc.

Prenez donc le TGV Est, qui depuis 2007, relie Paris à Metz en 90 minutes. Deux minutes plus tard vous serez à pied d'œuvre.

Un espace culturel pour revitaliser une région et sa métropole ?

La Lorraine, touchée par des crises multiples peut-elle reproduire le succès de Bilbao ?

En 1997 fut implanté, dans la capitale du Pays basque espagnol, un musée Guggenheim. Dessiné par Frank Gehry, il est le petit frère du Guggenheim réalisé par l'architecte Frank Lloyd Wright à New York en 1959. Le « miracle de Bilbao » fait rêver les élus locaux lorrains, car il a donné le signal d'une formidable relance de la région basque. Ici aussi, il s'agit de changer l'image d'une région jugée austère, au climat rude bien qu'il permette la blondeur des mirabelles. La Lorraine a énormément souffert des restructurations industrielles passées (sidérurgie) et doit affronter le démantèlement des installations militaires (fermeture de la base aérienne de Metz) en 2012.

Le choix de Metz pour l'implantation du nouveau Centre Pompidou ne doit rien au hasard. La première fée qui s'est penchée sur le berceau messin est Jean-Jacques Aillagon, né dans cette ville, puis successivement président du Centre Pompidou de Paris et ministre de la Culture.

Comme président de Beaubourg, au début des années 2000, il a voulu suivre le mouvement d'expansion des prestigieuses institutions du MoMa, du Guggenheim ou de la Tate Gallery. Des villes comme Lyon, Lille, Montpellier furent approchées. Metz l'a emporté. L'implantation du CPM (Centre Pompidou Metz) précède celle de l'antenne du Louvre à Lens, prévue pour 2012.

Géographiquement et économiquement, le choix de Metz est judicieux.

Jusqu'ici, les collections contemporaines étaient plutôt réduites dans l'est de la France, à l'exception de Strasbourg. Metz est proche du Luxembourg, de la Belgique, de l'Allemagne rhénane. Or les habitants de cet arc nord-est européen, ceux de Cologne habitués au Ludwig Museum, ceux du Luxembourg familiers du Mudam, sont des amateurs convaincus d'art contemporain et ne manqueront pas d'utiliser les réseaux de communications rapides qui relient les métropoles pour aller admirer le CPM.

Si Metz l'a emporté, c'est aussi parce que les collectivités locales se sont fortement impliquées dans le projet en finançant l'aventure et parce que Metz disposait d'un terrain libre en centre-ville.

L'opération est à la fois limpide et originale : Beaubourg offre gratuitement sa marque, ses collections, son savoir-faire, à une région qui, elle, paie le bâtiment et son fonctionnement. Le coût de construction du bâtiment, fixé initialement à 30 M €, en a finalement coûté 70, réglés par la Communauté d'agglomération Metz-Métropole (soit 40 communes représentant 230 000 habitants) qui pilote le projet.

Constitué en EPCC (Etablissement public de coopération culturelle) il est doté d'un budget de fonctionnement de 10 M €, pris en charge par les collectivités partenaires : Metz-Métropole, la région Lorraine et la ville de Metz.

L'investissement est lourd pour les finances locales, peut-il rapporter gros ?

A court terme, Metz et sa région misent sur une forte augmentation du tourisme culturel. La ville n'était pas, à l'inverse de sa rivale Nancy, réputée pour ses musées. Laurent Le Bon, le directeur du CPM espère 200 000 visiteurs par an. Il espère aussi que les visiteurs iront ensuite s'aventurer dans le centre-ville. Il espère enfin insérer le CPM dans le réseau des institutions artistiques internationales du Grand Est. Tout le Centre est trilingue : français, anglais, allemand.

En parallèle, la ville de Metz œuvre à toute vitesse pour valoriser son centre-ville et changer son image d'ancienne ville de garnison. Située au confluent de la Seille et de la Moselle, dans un lacs de bras et de marais, au pied des côtes de Moselle, sa vocation de carrefour est ancienne. Ce qui lui laisse un patrimoine estimable : un musée qui rassemble les legs du riche passé gallo-romain et médiéval ; une cathédrale, joyau de l'art gothique avec ses immenses verrières ; une gare « kolossale » héritée de l'appartenance à l'empire allemand entre 1870 et la 1^{re} GM. Les nombreuses places sont en cours de réfection. Les façades retrouvent la couleur bond doré du calcaire de Jaumont ou le rose du grès des Vosges. Des cheminements piétonniers ont été créés sur les rives du confluent.

Mais par ailleurs des retards font grincer des dents.

Autour du site du CPM, c'est le désert. La ZAC de l'Amphithéâtre, quartier de 20 hectares, est encore une friche. Le Palais des Congrès, qui devait voir le jour en même temps que le CPM reste à l'état de projet. La Halle, de verre et métal, dessinée par l'architecte urbaniste Nicolas Michelin, n'existe qu'à l'état de maquette. Elle doit comporter un hôtel trois étoiles et des restaurants susceptibles de retenir les touristes, et aussi un ensemble de bureaux et un centre commercial.

Aujourd'hui, le retentissement médiatique a été un succès pour le CPM qui ne désemplit pas et a reçu beaucoup plus de visiteurs que prévu, notamment étrangers. A ce jour, on atteint les 200 000 visiteurs soit ce qui est prévu pour une année entière. Il faut néanmoins attendre 2 ou 3 ans, une fois l'euphorie du lancement passée, pour savoir si la pari est gagné.

De nombreuses régions françaises, depuis la mise en œuvre de la politique de décentralisation, se lancent dans cette politique de création de nouveaux lieux culturels perçus comme de formidables vecteurs de dynamisation économique. Le succès sera-t-il partout au rendez-vous ?

Le Centre Pompidou à Metz : un choix architectural ambitieux

Le bâtiment du CPM, un peu comme celui de Frank Gehry à Bilbao est un événement architectural qui mérite à lui seul la visite. Il faut souligner à quel point cette architecture échappe à toute typologie connue, s'inscrivant à contre-courant des propositions actuelles. Elle est due à deux architectes, le japonais Shigeru Ban et son associé, le français Jean de Gastines.

Faisons ensemble la découverte du site.

A la sortie de la gare monumentale laissée par l'empereur Guillaume II, une passerelle vous guide en deux minutes sur le parvis du CPM. Mais si vous arrivez avec votre automobile, sous le parvis, un gigantesque parking abritera votre véhicule.

Le parvis, conçu par l'agence Nicolas Michelin et Paso Doble, reproduit en superficie (2ha) et inclinaison la célèbre piazza du Centre Pompidou de Paris. De part et d'autre du monument, des jardins nord et sud ont été réalisés par l'agence Nicolas Michelin et le célèbre paysagiste Pascal Cribié. Tout cela est encore un peu trop neuf, un peu trop récent pour être plaisant ... il faudra revenir !

Le bâtiment de Shigeru Ban et de Jean de Gastines a surgi devant vous, surprenant et astucieux. De loin, c'est une enveloppe blanche courbe attachée au sol en quelques points et tenue en son centre par un mât qui finit en aiguille. De près, l'étonnement n'est pas moindre car les vagues de ce voile translucide sont soutenues par une charpente de bois dont les traverses dessinent des hexagones en gigantesques résilles. Cette voûte recouvre la construction proprement dite, c'est-à-dire les espaces de conservation, d'exposition et des gestion du Centre. **Selon les architectes, la forme suit la fonction** : on leur a demandé 3 galeries d'exposition, ils ont superposé 3 parallélépipèdes... et une unité de gestion, ils ont rajouté un cube ! Ensuite, ils ont abrité tout cela sous une grande toiture qui constitue, « une canopée, sous laquelle on peut se réfugier, se sentir à l'abri, en toute saison ».

La toiture : un chapeau chinois géant qui s'est posé sur la terre de Lorraine !

C'est certainement le morceau de bravoure de l'édifice. Les gourmands y voient une immense voile en crème Chantilly, les grincheux lui trouvent une allure de chapeau de Schtroumpf, les modernes parlent d'un ovni ! Raté, pour Shigeru Ban, c'est un chapeau chinois en bambou tressé!

Réalisée à partir du tressage de fines poutres en bois d'épicéa, recouverte d'une membrane en fibre de verre enduite de Teflon qui devient translucide la nuit, cette immense voilure culmine à 77 mètres, clin d'œil à Beaubourg, inauguré en 1977.

Pour les architectes, le bois de la charpente du toit n'est pas cher, il est quasi inépuisable et parfaitement recyclable. Il a été modélisé par informatique (prouesse technologique) et sa trame hexagonale est le symbole de la France.

La membrane textile de 8 000 m² déborde largement du toit pour protéger le bâtiment, elle peut aussi s'assimiler à un chapiteau. A bien le regarder, il est fort sympathique ce chapeau. Courrons voir ce qu'il cache.

Les galeries d'exposition : un mikado de béton totalement transparent sur les petits côtés.

Il s'agissait de créer 3 espaces d'exposition d'une largeur de 15 mètres chacun, et de 90 mètres de long, offrant le plus de cimaises possible et le plus de lumière naturelle. Citons à nouveau Shigeru Ban : « nous avons dessiné les 3 galeries, nous les avons posées l'une sur l'autre, et nous avons orienté chacune d'elle selon un axe permettant de cibler une vue majeure de la ville de Metz : la cathédrale, la gare, célèbre pour son architecture prussienne, et la ville gothique au loin ». Aussi, les extrémités sont constituées par d'immenses baies vitrées. Elles multiplient les perspectives superbes vers la ville, incitant à aller la découvrir à la fin de la visite. Dernier élément insolite : la grande nef du rez-de-chaussée à très haut plafond qui va permettre d'accueillir des œuvres que le Centre Pompidou de Paris ne peut recevoir.

Les missions du CPM sont multiples. La première vocation est de montrer des expositions temporaires d'art moderne et contemporain, à partir des collections du Centre Pompidou Paris. Un auditorium de 144 places, un studio de création, mais aussi le forum, la nef et les jardins permettront de présenter toutes sortes de créations et de disciplines artistiques : films, vidéos, spectacles, musique, danse, colloques, conférences, etc. Le centre messin propose aussi un café, un restaurant, une librairie.

Shigeru Ban et Jean de Gastines ont-ils produit un chef-d'œuvre ? Une machine à rêver ? A vous de juger, comme vous allez à présent juger de la qualité des œuvres présentées sous la grande tente du chapiteau.

Une remarquable exposition inaugurale intitulée Chef-d'œuvre ?

Cette première exposition est présentée dans son intégralité jusqu'au 25 octobre 2010, puis les sections fermeront progressivement pour laisser place à de nouveaux accrochages.

Chaque étage propose une réflexion.

La Grande Nef du rez-de-chaussée propose « Chefs-d'œuvre dans l'histoire » à travers une chronologie qui remonte aux carolingiens et s'achève avec les Bleus de Joan Miro.

La Galerie du premier étage s'intitule « Histoires de chefs-d'œuvre » et propose une réflexion sur le destin des objets d'art selon que leurs mérites sont rapidement reconnus (Matisse, Picasso, Max Ernst, Klee) ou non (Dada, Artaud, Louise Bourgeois).

La Galerie du deuxième étage s'appelle : « Rêves de Chefs-d'œuvre » et propose en fait deux parcours remarquables, pour lesquels il faut garder du temps. Le premier parcours sur l'histoire architecturale des musées d'art contemporain en France est un ensemble de

maquettes qui racontent l'histoire des musées d'art moderne, depuis le palais de Tokyo à Paris en 1937, jusqu'à la future Fondation Louis Vuitton dans le bois de Boulogne. Le second parcours se veut une variation sur la Grande Galerie du Louvre : ici des lucarnes et des corridors vous permettent de voir les œuvres de loin ou de près, en entier ou en morceaux. Un pur bonheur !

La Galerie du dernier étage propose : « Chefs-d'œuvre à l'infini », grâce à la reproduction par l'imprimerie, la photographie. C'est un havre de paix.

Chefs-d'œuvre ? Ou pas chefs-d'œuvre ?

Le titre de l'exposition utilise à dessein le pluriel et le point d'interrogation.

L'ambition de Laurent Le Bon, le directeur du CPM est « de proposer une exposition qui marque, symbolique, comme un rite de passage. Elle doit offrir l'occasion de réfléchir sur cette notion de chef-d'œuvre un peu galvaudée, oubliée, mais qui refait surface aujourd'hui ».

La définition reste mal aisée.

Le mot chef d'œuvre a commencé à être usité au Moyen Age par les compagnons des corporations qui devaient réaliser « un chef-d'œuvre » pour être reconnus.

La maîtrise de la couleur (chez Matisse), la puissance du trait (chez Picasso) cela importe c'est sûr, mais pas seulement. Une émotion jaillit Ou pas.

Lorsque Marcel Duchamp propose La Roue de bicyclette (1913) on ouvre des grands yeux : prendre des objets manufacturés et les ériger en œuvres d'art, cela interpelle. Ce concept porte un nom, le ready-made. Il affirme la primauté du concept sur l'esthétique, la virtuosité, l'unicité. Mais on peut le voir d'abord comme une provocation, pour faire réagir, pour faire réfléchir.

Au milieu du XX^e Jackson Pollock, un peu allumé, propose de s'initier au « dripping » : vous étalez une toile sur le sol et envoyez, en dansant, des giclées de peintures. Bravo ! Vous avez réalisé de l'expressionnisme abstrait. Mais pouvez-vous le faire ? Aujourd'hui, tout le monde reconnaît immédiatement un Pollock dans une salle d'exposition.

Toutes les formes d'art du XX^e vous sont ici offertes.

L'exposition entend frapper les esprits mais également laisser au public le soin de donner sa propre réponse face aux 780 œuvres retenues. Vous avez bien lu, il s'agit **d'une exposition fleuve, consacrée à l'art contemporain** et qui risque fort de vous épuiser avant la fin.

Le Centre propose de commencer la visite au rez-de-chaussée et de finir par le dernier étage. Je vous invite à faire rigoureusement l'inverse. Allez par les ascenseurs transparents jusqu'au dernier étage, admirez la charpente, les volumes et les vues les plus belles sur la ville. Le cerveau encore frais, vous allez attaquer les œuvres les plus récentes, parfois les plus dérangementes.

Reflète de cette diversité chère au Centre Pompidou, le parcours accueille aussi bien de la peinture et de la sculpture que des installations, de la vidéo, de la photographie, des livres et des maquettes d'architecture.

Il est impossible de faire une sélection: l'invention du cubisme, avec Braque et Picasso, puis Delaunay et Léger ; le suprématisme et le néoplasticisme, avec Malevitch et Mondrian ; les chemins de l'abstraction avec Klee, Kupka et Kandinsky, le mouvement dada, avec Duchamp et Picabia, le surréalisme avec Max Ernst et De Chirico...

Les couleurs vives, les formes minimales et naïves de Joan Miro ou de Calder vont vous inciter au rêve poétique,

Les photos « choc » d'Andreas Gursky vont vous faire détester la société de consommation, les graffitis de Brassai vous renverront dans la rue mais le bric-à-brac du Magasin de Ben vous fera sourire. Le pop art est bien représenté, surtout avec les œuvres de Martial Raysse et de sa Grande odalisque aux couleurs acidulées et à l'œil unique inquiétant. Les nouveaux réalistes (Tinguely, César, Klein), ne vous rassureront guère.

Enfin, il faut bien l'admettre, cette accumulation inépuisable et un peu confuse (toiles, dessin, collages, assemblages) même si tout est remarquable, est venue à bout du courage et surtout du plaisir. Ceci est un peu dommage, mais, c'est sûr, il faudra revenir, comme dans n'importe quel musée de premier rang. Si vous voulez être dans le secret des dieux, sachez que les prochaines expositions seront consacrées, l'une à « l'année 17 », l'autre à « la vue d'en haut ».

Maryse Verfaillie

Publié le 29 août 2010